

ne se permettent pas d'aller plus loin que leurs prédécesseurs.

Cependant il est possible que cette façon bornée d'étudier ait produit un bien relativement à leur porcelaine. Elle peut avoir contribué à conserver à leurs vases les formes les plus simples et les premières trouvées. Ce sont en effet les plus analogues à ce genre de sculpture. Elles sont les plus convenables à la nécessité de supporter un feu violent sans se déformer. Leurs formes, le plus souvent droites ou avec des sinuosités très-coulantes, paraissent plus propres à soutenir l'effet de la cuisson. Notre surabondance de génie, et le désir de produire toujours du nouveau, nous engageant à tenter toutes sortes de courbes, et souvent des choses en l'air qui ont de la peine à réussir, et qui, rendues irrégulières par l'action du feu, produisent beaucoup de défauts et font perdre beaucoup de pièces. Il faut espérer que le temps, l'expérience et le défaut de succès dans beaucoup de tentatives, ramèneront dans cet art la simplicité qui lui convient.

Depuis qu'on a imaginé de peindre le papier, d'abord en Angleterre, et depuis dans le reste de l'Europe, celui de la Chine est moins recherché. Il n'en est pas ainsi de ses soies et de ses soieries.

Les annales de la Chine attribuent la découverte de la soie à une des femmes de l'empereur Hoang-ti. Ces princesses se firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, et de

LXIV.
Les Euro-
péens achè-
tent de la
soie à la Chi-
ne. En quoi

mettre leurs produits en œuvre. On assure même qu'il y avait dans l'intérieur du palais un terrain destiné à la culture des mûriers. Les impératrices, suivies des dames les plus distinguées de leur cour, se rendaient en cérémonie dans le verger, et y cueillaient elles-mêmes les feuilles de quelques branches qu'on abaissait à leur portée. Une politique si bien entendue encouragea tellement cette branche d'industrie, que bientôt la nation, qui jusqu'alors n'avait été couverte que de peaux, se trouva habillée de soie. En peu de temps, l'abondance fut suivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de plusieurs hommes éclairés, de quelques membres même du gouvernement, qui n'avaient pas dédaigné de porter leurs observations sur cet art nouveau. La Chine entière s'instruisit dans leur théorie de tout ce qui pouvait y avoir rapport.

Cette découverte passa aux Indes et en Perse, où elle ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome, jusqu'à la fin du troisième siècle, n'aurait pas donné une livre d'or pour une livre de soie. La Grèce ayant adopté cette industrie cinq cents ans après, les soieries se répandirent un peu davantage, mais sans devenir communes. Ce fut encore une magnificence propre aux souverains. Roger, roi de Sicile, appela enfin d'Athènes des ouvriers en soie, et la culture des mûriers s'étendit de cette île au continent voisin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avan-

elle diffère
de la nôtre.

tage qui donnait des richesses à l'Italie, et plusieurs parvinrent à se l'approprier. Cependant la nature du climat, et peut être d'autres causes n'ont pas permis d'avoir partout le même succès.

Les soies de Naples, de Sicile, de Reggio, sont toutes d'une qualité inférieure. On les emploie pourtant en trame, et elles sont même nécessaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les ouvrages qui exigent de la soie forte.

Celles de Venise, de Novi, de Toscane, de Milan, du Montferrat, de Bergame et du Piémont, sont employées en organsin pour chaîne. Les soies de Bologne eurent long-temps la préférence sur les autres. Depuis que celles de Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la finesse, la légèreté. Celles de Bergame sont celles qui en approchent le plus.

Quoique les soies que fournit l'Espagne soient en général fort belles, celles de Valence ont une grande supériorité. Les unes et les autres sont propres à tout. Leur défaut est d'être trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup perdre à la teinture.

Les soies de France, supérieures à la plupart des soies de l'Europe, ne le cèdent qu'à celles de Piémont et de Bergame pour la légèreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles de Piémont, plus de nerf que celles de Bergame.

La diversité des soies que recueille l'Europe ne l'a pas mise en état de se passer de celle de la

Chine, qui se trouve principalement dans la province de Tche-Kiang, mais qui est connue sous le nom de *nankin*, lieu où elle est mise plus généralement en œuvre. Seule, dans l'univers entier, elle a la blancheur brillante et inaltérable qu'exigent les blondes et les gazes. On n'en employait que peu dans le dernier siècle. Ce n'est que depuis que les parures auxquelles elle est absolument nécessaire sont devenues d'un usage général que la consommation s'en est étendue. Cette soie unique, employée sans mélange, ou mêlée avec d'autres soies plus ou moins communes, sert à la fabrication des étoffes qui nous arrivent de la Chine.

Celles où il entre de l'or et de l'argent sont très-défectueuses. Leurs manufacturiers n'ont jamais su passer ces métaux par la filière, et leur industrie s'est toujours bornée à rouler leurs soies dans des papiers dorés ou argentés, ou à appliquer les étoffes sur les papiers mêmes. Quoique parmi nous on soit en général plus frappé du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais séduits. Nous n'avons été guère moins rebutés de la déféctuosité de leur dessin. On n'y voit que des figures estropiées et des groupes sans intention. Personne n'y a aperçu le moindre talent pour distribuer les jours et les ombres, ni cette grâce, ni cette facilité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons artistes. Il y a dans toutes leurs productions

quelque chose de roide et de mesquin qui déplaît au gens d'un goût un peu délicat. Tous y portent le caractère particulier du génie chinois, qui manque de feu et d'élévation. Ce qui nous fait supporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui représentent des fleurs, des oiseaux, des arbres, c'est qu'aucun de ces objets n'est en relief. Les figures sont peintes sur les étoffes mêmes, avec des couleurs presque ineffaçables. Cependant l'illusion est si entière, qu'on croirait tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas besoin d'indulgence. Le tissu en est parfait, et les couleurs, le vert, le rouge en particulier, sont au-dessus de tous les éloges. Son damas, où il n'entre jamais que de la soie de Tche-Kiang, a un agrément infini. Sa chaîne, comme celle du nôtre, est débouillie à fond, mais sa trame n'est cuite qu'à demi, méthode qui lui conserve un peu de fermeté. Les blancs en sont roux sans être jaunâtres, et délicieux à la vue sans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Aussi est-ce, de toutes les étoffes qui arrivent de cette extrémité de l'Asie en Europe, celle qui y est plus vivement recherchée.

LXV.
Quelles sont
les connais-
sances qu'on
a sur le thé
que les Eu-
ropéens achè-
tent à la
Chine.

Le thé est un arbrisseau d'une forme agreste, haut de cinq à six pieds, commun à la Chine et au Japon. Il se plaît dans les lieux escarpés. On le trouve le plus souvent sur le penchant des collines et le long des rivières. Les Chinois en

sèment des champs entiers; les Japonais se contentent d'en garnir les lisières de leurs campagnes. Il ne parvient qu'au bout de sept ans à sa plus grande hauteur. On coupe alors la tige pour obtenir de nouveaux rejetons, dont chacun donne à peu près autant de feuilles qu'un arbrisseau entier.

Ces feuilles, la seule partie qu'on estime dans le thé, sont alternes, ovales, aiguës, lisses, dentelées dans leur contour, et d'un vert foncé. Les plus jeunes sont tendres et minces. Elles deviennent plus fermes et plus épaisses en vieillissant. A leur base se trouvent des fleurs isolées qui ont un calice à cinq ou six divisions, autant de pétales blancs souvent réunis par le bas, un grand nombre d'étamines placées autour du pistil; celui-ci se change en une capsule ligneuse, arrondie, à trois côtes et trois loges remplies chacune d'une semence sphérique ou de plusieurs semences anguleuses.

Outre ce thé, connu sous le nom de *thé bouy*, on peut distinguer deux autres espèces bien caractérisées. L'une est le thé vert, dont la fleur est composée de neuf pétales; l'autre le thé rouge, qui a une grande fleur à six pétales rouges, et garnie dans son centre d'une houppe d'étamines réunies à leur base. On ignore s'il existe un plus grand nombre d'espèces. Des trois dont il a été fait mention, la première est la plus commune. On cultive le thé bouy dans la plupart des pro-